Lettre à Beyrouth par l’acteur Olivier Sauton  
    
 14 octobre 2023  
  
Beyrouth, dans moins de deux jours, je pars.   
Beyrouth, je pars mais ne te quitte pas. Car tu es de ces terres et de ces peuples qui nous suivent où que l’on aille.   
  
Beyrouth, ce soir je pleure car je veux tout sauf te laisser.   
Beyrouth, tu m’as tout donné : tes sourires , tes mets, ton soleil, tes rues escarpées au sol défoncé. Tu m’as donné ta liberté, la pluralité de tes opinions, l’histoire de chacun. Tu m’as donné tes parfums (même de gasoil que j’avais plaisir à humer comme lorsque j’étais un petit garçon et respirais à plein poumons le fuel des tracteurs normands de mon grand père), à goûter tes saveurs, à apprendre comment profiter de tes heures sans les brusquer. Je croyais avant de venir chez toi que j’étais un homme sans appétit. Invité à tes tables, j’ai alors compris que jusqu’ici, qu’avant toi, nul n’avait su conquérir mon palais, mon goût.   
  
Beyrouth, si tu savais comme je suis meurtri de te quitter. Mais suis je bête !.., Tu le sais pertinemment puisque tu sais tout de moi. Je n’ai rien pu te cacher. D’ailleurs, je ne l’ai jamais voulu.   
Beyrouth, je voudrais rester avec toi, pour toi, en toi, comme une femme que l’on aime jusqu’à ce que l’on meurt et même au delà.   
  
Beyrouth, l’on m’avait dit que tu étais unique, extraordinaire, attachante, surprenante, incomparable. Et l’on ne m’avait pas menti. Celle qui osera se comparer à toi, je lui offrirai au mieux mes sarcasmes, au pire mon mépris. Voire les deux. Oui, désormais je serai ton défenseur, ton chevalier, ton dévoué serviteur.   
Beyrouth, ce que tu m’as donné pendant une semaine, je l’emporterai dans ma tombe. J’exige que mon cercueil soit en bois de cèdre, entends tu?   
  
Beyrouth, je t’écris ces lignes avec une incommensurable tristesse qui chatouille mes larmes et heurte mon cœur. Je chiale comme un môme, si tu préfères une formule moins littéraire. Oui je chiale. J’ai pas honte de l’écrire. À la rédaction de ces lignes, je pleure. Comme un enfant, comme un amoureux, comme un Homme aussi. Car les vrais Hommes pleurent. Tu les as vus, toi. En nombre. Depuis des années. Rajoute moi à la liste désormais. Je ne t’ai jamais caché mes larmes, Beyrouth. Dès le premier soir sur scène, puis les autres aussi… Mais ce soir c’est seul dans ma chambre d’hôtel que mon nez renifle et que mes yeux déversent ce qu’ils contiennent d’eau de chagrin. On aura ri, pleuré, tout ça abondamment, avec toi Beyrouth ce sont les montagnes russes des grandes et vraies émotions.   
  
Liban, je suis inquiet pour toi. À tes portes la guerre , en ton sein la corruption, dans tes coffre forts ton argent qui ne t’appartient plus, et chaque immeuble de la ville qui rappelle des combats, souvent d’époques différentes car tu en connus tant…   
Liban, je ne veux pas que tu sombres. Sinon, je ne croirais plus en rien. Liban, tu n’es pas un pays, tu es le pouls du monde. Quand tu es malade, c’est toute la planète qui a la fièvre. La mauvaise, celle qui provoque la nausée et les dégueulis. Liban, tiens bon. Moi, je m’accroche à toi.   
  
Beyrouth, j’ai passé un temps infini à arpenter tes rues seul, jusqu’à user mes godasses et empester mes chaussettes. Flânant au hasard. Et le hasard fait toujours bien les choses car en réalité le hasard n’existe pas. Ce ne fut point un hasard la rencontre des Hamed, Hamad, Mohamed, Yassine, Theresa, et tous les autres dont je n’ai pas retenu ou su le nom. Ils, elles m’ont tous marqué pour l’éternité quand bien même nous nous sommes rencontrés que le temps d’un instant, parfois avec pour tout langage celui des yeux et des gestes. Non, le hasard n’existe définitivement pas. Je l’ai compris en sillonnant tes avenues, en m’aventurant dans tes ruelles, en grimpant tes escaliers. Beyrouth, tu es la première ville qui m’a fait ressentir le besoin (encore plus que l’envie) de te photographier en long, en large, en noir, en blanc. Comme une femme qui, à elle seule, me ferait découvrir toutes les femmes.   
  
Beyrouth, ce soir je ne veux pas faire de vidéo. Tu me verrais dans un sale état et je veux pas que tu aies ce souvenir de moi. Sensible comme tu es et amoureux l’un de l’autre comme nous sommes, je sais que cela te ferait mal. Et moi, je ne veux pas te faire mal. Car, toi, tu ne m’as apporté que du bien. Tes habitants, qu’importe leur religion, leur langue, leurs opinions ont été source de vigueur, de joie, d’humanité. Beyrouth, tu m’as rendu bien meilleur que je suis.   
  
Beyrouth, je te dois beaucoup. Si aujourd’hui j’ai le cœur lourd, lourd comme l’orage qui vient de se mettre à gronder dans ton ciel et à évacuer la pluie qui tombe dru sur toi, sur nous, tandis que j’écris ces lignes, c’est parce que je pars dans deux jours. Les âmes généreuses qui siègent en ton sein ont beau me dire, afin de soulager ma peine (qu’ils n’ont pas besoin de deviner puisque je ne la cache pas) que je reviendrai, qu’il faut profiter de ces deux derniers jours, rien n’y fait : l’odeur de ma valise et des chaussettes sales qui s’y entassent me rappellent que le départ est proche, si proche.   
Je vais maudire l’avion qui va m’enlever loin de toi. Autant que j’ai béni celui qui m’a fait atterrir sur ton sol. Jamais les aéroports n’auront vu âme si en peine, eux qui en voient pourtant beaucoup. Mais moi je ne suis pas le vacancier qui rentre chez lui, je suis l’amoureux qui se sépare de son amoureuse. Je suis comme toi, Beyrouth : un sentimental. C’est aussi pour cela que l’on s’est aussi bien entendu. Et désormais, quand l’on me demandera le nom de mon amoureuse, je répondrai deux syllabes : Beyrouth. Et avec l’accent, de surcroît.   
  
Je sais, tu sais que je reviendrai. Mais revenir signifie d’abord partir. Je n’ai JAMAIS, de ma vie, voulu autant moins partir.   
  
Cependant je dois apprendre de toi. C’est à dire ne pas se laisse abattre. Toi, Liban, tu as été victime de tout, et tu ne te plains de rien. Comme si tu savais que le sort était le maître d’œuvre de chaque destin, et que les coups du sort, il faut savoir les encaisser à défaut de les esquiver. Sais tu que tu es très grecque, Liban?   
  
Je ne te promets pas que, tel que toi, je parviendrai à importer ton sourire à Paris, la ville reine de la soupe à la grimace. Je ne suis pas aussi fort que toi, Beyrouth. Tu as cru que je l’étais quand tu es venu m’applaudir sur scène mais veux tu que je te confesse mon secret? C’est de toi que je tirais cette force. Je n’ai fait que puiser en toi, je n’ai fait que te refléter, je te le promets. Je ne me sous-estime pas. Et je sais t’apprécier à ta juste valeur, Beyrouth. Qui est intense comme la luminosité de ton ciel, haute comme tes montagnes, profonde comme la mer qui vient te caresser tes rivages.   
  
Beyrouth, je veux écrire encore et encore. Pour avoir l’illusion d’être avec toi. Beyrouth, ne m’en veux pas : ce soir je suis très triste.   
Oui, je reviendrai avec un sourire décuplé. Oui, j’œuvrerai pour toi. T’écrirai un spectacle rien que pour toi (je te l’ai promis). Il sera beau, généreux, drôle, émouvant, spirituel, tu sais toutes ces sensations que nous avons partagé toi et moi cette semaine. Mon Dieu! Quelle semaine…   
Oui, mais ce soir ne m’en veux pas de pleurer.   
  
Beyrouth, tandis que je t’écris, une coupure de courant vient de me surprendre. Les autres, celles et ceux qui ne te connaissent pas, ne comprendront jamais le plaisir éprouvé quand la ville toute entière se plonge dans le noir. Ce n’est pas parce que l’électricité s’éteint que l’on est content. C’est parce que l’on sait qu’elle va se rallumer. Toute ton Histoire, tout ton caractère, toute ta sensibilité sont là. Et tant pis pour celles et ceux qui se moquent et ne comprennent pas.  
  
Beyrouth, demain je joue ma dernière représentation pour toi. Je te ferai rire, te divertirai comme je me suis échiné à le faire depuis que tu m’as ouvert les portes de ton théâtre mais ne sois pas dupe : chaque rire du public couvrira le bruit des larmes de mon cœur. Mais ris, Beyrouth. Je t’en supplie : ris. Le rire te va si bien. Tu as de si jolies dents, Beyrouth. Que j’aime les dévoiler lorsque je réussis à activer tes zygomatiques ! Je me sens alors si fier, si utile.   
  
Beyrouth, oublie toutes ces lignes qui geignent. Je ne devrais pas t’embêter avec tout cela. Tu as suffisamment de problèmes sur le cœur pour que je n’ai pas l’indécence de t’encombrer avec mon spleen. Je reviendrai. On fera des spectacles, des stages de théâtre, et qui sait ? Des films peut-être! Des séries ! Je suis prêt à apprendre ta langue rien que pour avoir l’honneur de la servir. Et puis je te présenterai mes deux enfants. Ils sont petits, ils sont beaux, tu vas les adorer. Eux aussi. On sillonnera ensemble tes quartiers, même ceux qui ont mauvaise réputation. Car moi je connais la chanson de Brassens, et les réputations je sais ce que ça vaut.   
  
Beyrouth, embrasse pour moi les innombrables inconnus que j’ai croisés et avec qui j’ai conversé, ri, presque pleuré parfois. Veille sur les tiens. Ils m’ont si bien accueilli. Ils m’ont ouvert leur maison, tendu leur assiette, rempli mon verre, et c’est de fraternité que nous nous sommes repus. Tes enfants aussi, protège les. La plupart ont eu déjà une vie de misère, de guerre, d’exil. Rares sont ceux qui ont encore leurs deux parents, toutes leurs sœurs, tous leurs frères. Ça rend les gamins mauvais, normalement. On le serait à moins. Hé bien les tiens ils ont été adorables, joueurs. Ils ont voulu que je saute avec eux dans la mer du haut des rochers. Mais ils étaient bien plus courageux que moi ! Ils ont posé devant mon objectif et étaient tout étonnés de se découvrir si beaux, si enfants enfin.   
  
Beyrouth, merci. Grâce.à toi, j’ai été heureux à chaque instant. Chaque instant. Alors ne m’en veux pas, à deux jours de mon départ, d’avoir un vilain coup de cafard. Oui, ce soir cet insecte est au moins aussi gros qu’un griffon. Sale bête.   
  
Demain, pour la dernière, je donnerai tout ce que j’ai et qui a crû grâce à toi. Te rends-tu compte que lorsque je joue pour la France mon spectacle dure une heure vingt cinq alors que pour tes beaux yeux je t’ai offert chaque soir un peu plus de deux heures? Surtout ne lui dis pas à la française, elle ferait sa jalouse (c’est une grincheuse).  
  
Merci à toutes celles et à tous ceux qui ont été présents d’une façon ou d’une autre durant mon séjour. Vous êtes des anges puisque, de mon séjour, vous avez fait un Paradis.   
  
À bientôt, Beyrouth.  
  
Ton Olivier Sauton   
  
  
   
 <https://www.libanvision.com/liban-culture-education-francophone.htm>  
  
 